



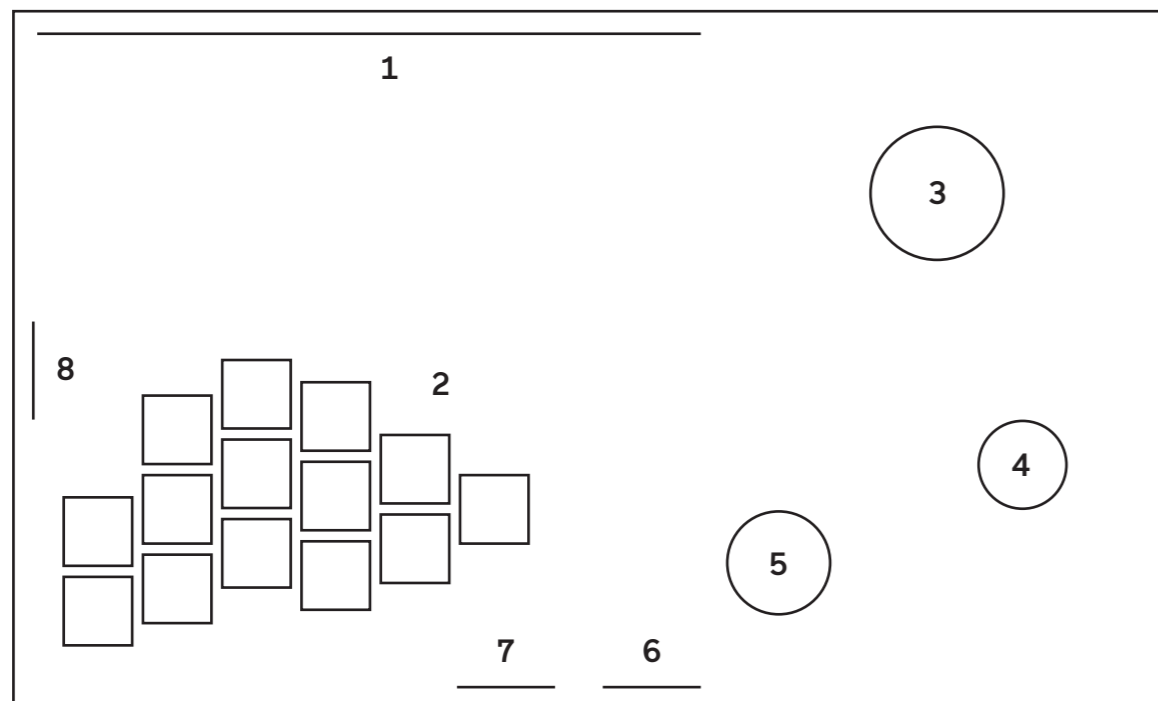
le carré

scène nationale
centre d'art
contemporain
d'intérêt national
pays de
château-gontier

Céleste Richard-Zimmermann
tout brûler, tout semer

16 septembre › 12 novembre 2023

guide du visiteur



1 > **Martyr decorum**, 2021
3,30 m x 6 m - bas-relief sur polystyrène - projet soutenu par la Région des Pays de la Loire

2 > **Tout coule (Panta Rhei)**, 2023
14 dalles de 80 x 80 x 8 cm - dimension variable et végétaux sculptés - production Le Carré, Scène nationale - Centre d'art contemporain d'intérêt national du Pays de Château-Gontier

3 > **Le temps des cerises**, 2021
polystyrène - 1,20 m x 2,70 m - projet soutenu par les Factotum

4 > **Ronces**, 2023
0,80 m x 3,30 m - production Le Carré, Scène nationale - Centre d'art contemporain d'intérêt national du Pays de Château-Gontier

5 > **Atlante**, 2022
polystyrène - 1,25 m x 3 m

6 > **Bleuet**, 2023
70 x 80 cm - peinture à l'huile sur métal - acide - production Le Carré, Scène nationale - Centre d'art contemporain d'intérêt national du Pays de Château-Gontier

7 > **Eucalyptus**, 2023
70 x 80 cm - peinture à l'huile sur métal - acide - production Le Carré, Scène nationale - Centre d'art contemporain d'intérêt national du Pays de Château-Gontier

8 > **Fraxinelle**, 2023
70 x 80 cm - peinture à l'huile sur métal - acide - production Le Carré, Scène nationale - Centre d'art contemporain d'intérêt national du Pays de Château-Gontier

rendez-vous au 4bis

entrée libre

> petit-déjeuner au 4bis
avec Eva Prouteau
samedi **23 septembre** à 10h

> visite un verre à la main
jeudi **5 octobre** à 18h30

> ouverture exceptionnelle
après les représentations
de *Vite un selfie !*, jeudi
19 octobre et de Laura Felpin,
vendredi **10 novembre**

> finissage en présence
de l'artiste dimanche
12 novembre à 16h

reliefs

atelier ados-adultes
avec Maya Eneva

> samedi **21 octobre**
9h30 > 16h30
tarif 10 €



photo Gregg Bréhin

Céleste Richard-Zimmermann

Céleste Richard-Zimmermann est née en 1993 à Mulhouse.

Diplômée des Beaux-Arts de Nantes en 2017, son travail a fait l'objet de plusieurs expositions collectives et personnelles dont *the_ogre.net* à la galerie Suzanne Tarasieve, Paris (2021), *L'entre-zone* dans le cadre du Voyage à Nantes (2022), *Polder II* à Glassbox, Paris (2018) et *CAVE CANEM* (2021) à la galerie RDV à Nantes.

La pratique de Céleste Richard-Zimmermann se nourrit de recherches autour d'anecdotes historiques ou de faits divers. Empruntant ses sujets à la culture populaire ou à celle des images, l'artiste se réapproprie des mythes, codes et croyances, qu'elle transforme en fables tragi-comiques.

S'exprimant à travers une variété de médiums (sculpture, peinture ou installation), l'artiste révèle une humanité en proie à des rapports de force et de contradiction, interrogeant les fondements de la vie sociale entre grotesque et excès.

tout brûler, tout semer

Entre promenade et guérilla, l'exposition de l'artiste Céleste Richard-Zimmermann dévoile un jardin paradoxal : à la fois un paradis, un lieu qui protège ce que l'on estime comme étant le meilleur¹ ; mais aussi une partition qui célèbre la pyromanie, la rébellion et la mort comme principes de vie. Truffé de références à l'histoire de l'art, ce jardin ponctué de fabriques² produit un récit palimpseste, qui trace en creux l'autoportrait de celle qui l'a créé. Il est le territoire composite d'un rêve violent : une vision incendiaire du monde, où l'embrasement est l'unique gage possible d'une renaissance fertile.

érection

Élément saillant qui constitue un puissant point d'ancrage pour le regard, la colonne antique revient à trois reprises dans l'exposition. Céleste Richard-Zimmermann la travaille comme un élément de décor³, en sculptant dans la masse un équivalent pauvre du marbre immaculé : des blocs de polystyrène, matériau issu de la pétrochimie, et hautement inflammable. Formellement, ces fragments d'architecture classique renvoient inéluctablement à leur origine, qui longtemps les assimila à un tronc d'arbre sur lequel s'appuierait un toit, la base correspondant à la souche de cet arbre, le fût au tronc et le chapiteau à la naissance des plus grosses branches. L'artiste y voit surtout la persistance d'une culture académique, et affectionne la richesse ornementale de ces segments verticaux complexes. Forme de domination sur le paysage alentour, la colonne est naturellement autoritaire : comme pour la combattre, Céleste Richard-Zimmermann l'habille alternativement de scènes de lutte, de corps à corps arc-boutés, de slogans anarchistes ou de motifs de grillage ou de barbelé que, çà et là, des sécateurs cisailent. Les titres de chaque colonne nous renseignent aussi sur leur contexte culturel : *Atlante* convoque la mythologie grecque, et dans le domaine de l'architecture, désigne l'équivalent masculin des cariatides, ces figures qui soutiennent sur le cou et les épaules une corniche ou un balcon ; *Le Temps des cerises* est une chanson écrite en 1866 par Jean Baptiste Clément, que l'imaginaire collectif a fortement associé à la Commune de Paris de 1871 ; *Ronces* désigne à la fois l'arbrisseau épineux et le fil barbelé. Dans certains décors, l'artiste glisse d'autres références, picturales (le chien qui défèque sur un piédestal, motif familier de la peinture hollandaise du XVIII^e siècle) ou sociétales (les Atlantes portent l'équipement de CRS contemporains).



photo Antoine Avignon



photo Grégory Valton

tout est chaos

Ces pastiches à la blancheur presque phosphorescente sont complétés par un monumental bas-relief, installé au mur : sculpté lui aussi dans la masse, il illustre des affrontements grandiloquents, où les figures canines et policières s'enlacent et, par osmose, donnent corps à ce que l'on nomme parfois métaphoriquement les *chiens du pouvoir*. Braseros, tonfas⁴ et cocktails Molotov complètent ce paysage épique et chaotique où tout s'interpénètre et s'opprime, se mord et se déchire. On pense à la peinture d'histoire, et aux combats féroces qu'elle met en scène dans chaque musée de France ; mais aussi aux tapisseries de pierre du sculpteur Alfred Janniot, auteur des façades du palais de Tokyo, du palais de la porte Dorée à Paris, ou encore du Rockefeller center à New York. Des bas-reliefs luxuriants où l'animal se mêle à l'humain et au végétal : cette figure majeure de la sculpture Art Déco fait partie des artistes que cite volontiers Céleste Richard-Zimmermann, fascinée par son talent de tricheur ou plutôt d'illusionniste, quand la technique du bas-relief trompe sur les volumes, donne la sensation qu'un détail est plus haut qu'un autre en vision frontale, alors que de profil, tout existe sur le même plan. Pareillement, l'art de Céleste Richard-Zimmermann déjoue souvent les apparences : « De la bataille historique à l'émeute bouffonne, des héros antiques aux « chiens de l'état », du marbre blanc au décor de polystyrène, rien n'est tout à fait ce qu'il semble être ; et de ce décalage naît un questionnement sur les sources de l'autorité, de la légitimité et du renversement. », écrit-elle. Le titre du bas-relief, *Martyr decorum*, renvoie justement à l'éclat pompeux des apparences et au double sens du mot martyr, qui désigne aussi la plaque servant à préserver le plan de travail à l'atelier, une pièce que l'on abîme pour en protéger une autre, scarifiée et sacrifiée pour la bonne cause.

naître des cendres

Au sol, l'artiste dispose des carrés travaillés en bas-relief : une succession de parterres altérés, dont les dimensions rappellent le *Walk of fame*, ces dalles des stars immortelles d'Hollywood. En gris cendré, Céleste Richard-Zimmermann a sculpté ce qui ressemble à un sol d'après-manif, en même temps qu'un terrain où le vivant reprend ses droits, où le végétal croît de nouveau. Les références aux codes de l'insurrection y croisent les références aux codes de la nouvelle germination : des explosifs, des matraques, un œil ou un nez (celui qu'on peut perdre parfois en manifestation, celui qui peut saigner), une bombe de désencerclement, un cocktail Molotov, des œufs, des traces de piétinement ; mais aussi des graines, des feuillages et des fleurs étranges qui se dressent. L'artiste a choisi la mousse polyuréthane pour donner forme à ces jardins miniatures, qui est aussi la mousse des fleuristes, et l'idée de composition florale l'a guidée tout au long de cette réalisation complexe : des sculptures en terre, moulées en élastomère, puis l'injection dans le moule ainsi obtenu de cette mousse réactive teintée dans la masse, qui a besoin d'être contrainte pour épouser une forme mais qui ne cesse de vouloir s'échapper. On perçoit bien la nature indisciplinée de cette matière, perpétuelle source de débordement, qui mime la puissance volcanique du magma. Pour obtenir sa palette de calcination, l'artiste crée des écarts de teinte en jouant avec les types de produits démolant, dont la vaseline, qui altère le polyuréthane, mais elle patine aussi certains reliefs avec de la cendre de végétaux. En contemplant



photos Antoine Avignon

ce qui s'apparente à des carrés de fouilles archéologiques, on peut penser à d'autres artistes : les tapis-nature de Piero Gilardi, tableaux-reliefs représentant des morceaux de paysage en mousse polyuréthane, à l'aspect très artificiel ; certains figements d'Arman ou de Daniel Spoerri ; ou encore les sculptures boursoufflées d'Anita Molinero ou de Stéphanie Cherpin, très organiques, comme si en rongant la matière plastique, ces artistes faisaient grouiller la vie. Cette ode au cycle éternel de la mort et de la résurrection porte un titre philosophique : *Tout coule (Panta Rhei)* rappelle une formule qui, en grec ancien, signifie littéralement « toutes les choses coulent », « tout passe », « tout se meut selon un certain rythme », ce qui évoquerait la danse ou la ronde plutôt que l'écoulement linéaire. Un adage qui qualifie l'ensemble de cette exposition-jardin, synthèse de la pensée d'un monde en mouvement perpétuel.

fleurs sous acide

Un principe cyclique similaire traverse enfin les trois peintures disposées au mur : exécutées à l'huile sur plaque de tôle, elles reprennent en format portrait la tradition des planches d'herboristes, et leurs images à la fois analytiques et décoratives. Céleste Richard-Zimmermann choisit trois espèces très particulières : la fraxinelle, qui, en cas de fortes chaleurs, dégage une substance volatile inflammable, lui valant le surnom de « buisson ardent » ; le bleuet d'Amérique du Nord, qui produit un petit fruit voisin de la myrtille, et apparaît naturellement en abondance après les feux de forêts, grâce à l'apport important de minéraux provenant des cendres des arbres ; et l'eucalyptus, pire cauchemar des pompiers, qui prospère en cas d'incendie car les capsules de ses graines s'ouvrent lorsqu'elles sont brûlées et fleurissent sur des sols riches et cendreux. En bonne vandale, l'artiste attaque ses propres représentations à l'acide : comme la mousse polyuréthane, l'acide réagit imprévisiblement, il brûle, révèle et cache en même temps, avec des pouvoirs de calcination et d'oxydation, des effets de salpêtre ou de champignon. Chaque spécimen végétal est incisé après avoir été peint, car Céleste Richard-Zimmermann en grave les contours au dremel⁵ : l'acide sulfurique et chlorhydrique, plus ou moins dilué à l'eau pour varier les effets, réagit au trait de gravure, circule ou freine. Autour de ces plantes corrodées, sont cachés de petits personnages traités en grisaille, avec de belles irisations obtenues grâce au graphite mêlé à l'huile de lin et au siccatif⁶ pilé : dissimulés dans l'ombre, ils semblent tout droit sortis d'une peinture de Brueghel, regards malicieux et petites fesses rebondies. Ce sont des semeurs, motif traditionnel des scènes de genre, mais que sèment-ils au juste ? De l'acide ou des graines ?

la vie est excès

Sans lecture univoque, l'exposition investit des questions existentielles : retrouver la vie dans la mort, se recréer soi-même, sonder la condition humaine et les luttes qui la déterminent, considérer le règne végétal comme modèle de subversion... Céleste Richard-Zimmermann aborde ces sujets, et accessoirement l'une des

grandes dialectiques de l'humanité, construire/détruire, avec une énergie enjouée et un esprit de révolte assez punk, sculptant ses matériaux peu nobles avec des outils qui ne le sont pas davantage, cutter et couteau. L'étendue de ses savoir-faire techniques, et l'éclectisme singulier de ses références en histoire de l'art, témoignent d'une gourmandise à traduire le monde, à prendre l'espace, à multiplier les expérimentations et à être là où on ne l'attend pas.

Tout brûler tout semer sonne alors comme un manifeste vitaliste, un hymne à la liberté et aux opposés complémentaires, à l'imaginaire de l'excès⁷ et de la consommation.

Éva Prouteau, critique d'art

Notes :

1 - L'expression est de Gilles Clément. On peut aussi citer Michel Foucault :

"Le jardin, c'est la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde. Le jardin, c'est, depuis le fond de l'Antiquité, une sorte d'hétérotopie heureuse et universalisante."

2 - Les folies ou fabriques de jardin sont de petites constructions, souvent de caractère romantique, aux formes diverses et parfois extravagantes.

3 - Pour l'anecdote, l'artiste est aussi technicienne du spectacle, plus précisément sculptrice de décors.

4 - Arme d'origine japonaise consistant en une matraque à laquelle se rajoute un manche perpendiculaire environ à son tiers, utilisée dans les arts martiaux ou par certaines forces de l'ordre à travers le monde.

5 - C'est un mini-outil rotatif destiné aux travaux de précision sur des petites surfaces, du perçage à la gravure.

6 - Un siccatif est une substance qui joue un rôle de catalyseur en accélérant le « séchage », par exemple la transformation d'une huile en matière solide dans une peinture.

7 - On pense à *La Part maudite* de Georges Bataille, où l'auteur pose les principes d'une économie générale, c'est-à-dire de l'ensemble des mouvements de l'énergie sur la terre, et en particulier ceux du vivant, et pose le problème pour le vivant, et donc pour l'homme, de la dissipation de l'énergie excédante, qu'il nomme *la part maudite*.